

Midi à 14 h

ou

CE QUE CHERCHENT LES FEMMES...

— Papa était chercheur d'eau, celui-là est chercheur d'or. Il n'aura peut-être pas plus de chance, mais en tout cas, il cherche quelque chose !

La cliente referma le magazine sur la tablette.

— Vous m'aviez dit que votre papa était plombier, c'est bien ça ? demanda Manon, l'air terriblement intéressé, en vaporisant un gros nuage de laque autour du brushing de madame Goldoni.

— C'était le leader de la détection de fuites d'eau sur le département ! prononça-t-elle avec fierté — suffisamment fort pour que ce supplément d'information parvienne jusqu'aux oreilles de ses voisines, assourdies par les bourrasques bruyantes des sèche-cheveux.

Cette affirmation, qui ne tolérait pas la moindre nuance, semblait emprunter un lexique sacré, comme si monsieur Goldoni avait su contenir à lui seul tous les barrages prêts à céder, comme s'il avait sauvé les Bouches-du-Rhône de l'engloutissement. Il avait flairé les fuites, colmaté les brèches, vissé des joints sur les canalisations d'une génération entière qui, sans le sacrifice de ses 35 ans de labeur, n'aurait probablement pas échappé à une abominable submersion.

Si ces habitants, sauvés des eaux, avaient pu engendrer la foule d'aimables bavardes qui se pressait régulièrement chez la coiffeuse à l'heure de la pause déjeuner, c'était bien grâce au papa de madame Goldoni !

On aurait dû dire « Mademoiselle » Goldoni, mais à cinquante ans passés, plus personne n'osait lui rappeler qu'elle était vieille fille. Aucun homme n'avait su se hisser au rang de ce père adulé qu'elle citait dès que se présentait une opportunité.

— Et pourquoi dites-vous qu'il n'a pas eu de chance ? lança Fanny, la nouvelle shampooineuse.

Cathy, qui connaissait toute l'histoire, la fusilla discrètement du regard. L'opulente patronne refermait sa caisse en saluant aimablement une cliente sur le départ.

Madame Goldoni s'était assombrie à la question de la jeune apprentie. Elle lâcha, dans un soupir, que son père était décédé, voilà quinze ans déjà. Un funeste sort avait voulu qu'il meure noyé dans la piscine d'un de ses clients, juste après qu'il eut repéré la zone de la fuite.

— Le truc tout bête ! Il était seul ce jour-là. Son employé se faisait opérer des végétations. Papa a trébuché sur un tuyau d'arrosage qui traînait au bord de la piscine et il a coulé à pic à cause de sa caisse à outils qu'il portait toujours en bandoulière.

La nouvelle -pourtant vieille de trois lustres- jeta un froid entre les courants d'air chauds des séchoirs à main.

Pour détendre l'atmosphère, Manon proposa à madame Goldoni de regarder, grâce à un habile jeu de miroirs, les splendides ondulations qu'elle avait réussi à créer à l'arrière de son crâne.

Elle tenta même de faire un peu d'esprit :

— Vous n’avez pas besoin de chercher de l’or dans les rivières comme le monsieur du magazine, vous l’avez dans les cheveux, madame Goldoni ! Ça vous va vraiment bien ce blond doré ! Ça adoucit, vous ne trouvez pas ?

Le reflet de madame Goldoni se figea en une moue perplexe. L’or, elle aurait préféré le trouver ailleurs que dans ces mèches qui lui coûtaient les yeux de la tête et qui n’avaient permis aucun avancement dans le déroulement de sa propre quête.

Depuis longtemps déjà, la coquette quinquagénaire cherchait un mari. Mais aucun homme n’avait eu le tamis de son cœur assez fin pour déceler cette pépite qui ne demandait qu’à être aimée. Il faut dire que les quelques aventuriers, qui avaient tenté de maladroites approches, n’avaient pas les talents de son père.

Entre trois gros spots rouges, censés fixer plus vite les boucles de sa permanente, la voisine de madame Goldoni — sans doute exaltée sous l’effet de l’ammoniaque — fut soudain frappée par le démon de la philosophie :

— On cherche tous quelque chose que l’on ne trouvera jamais !

La sentence sembla résonner plus fort dans le salon que l’annonce de la mort du plombier. Elle arriva juste au moment d’une silencieuse conjoncture, alors que tous les séchoirs s’étaient tus. On entendait bien quelques refrains diffusés par les haut-parleurs intégrés dans le faux plafond, mais le volume de *Love FM* était suffisamment faible pour que le sujet de réflexion gagne tous les esprits en alerte parmi la clientèle et le personnel. Seule Fanny se trouva hors sujet en revenant de la réserve avec deux gros flacons de shampoing réparateur.

— On fait un petit soin, madame Brun, vous avez le cheveu cassant. Vous pensez à les nourrir à la maison ?

Non ! Madame Brun avait déjà bien trop à faire avec ses quatre enfants, ses deux chats, son dogue allemand et son mari routier, pour ajouter une bouche à nourrir, fût-elle celle de sa maigre chevelure !

— Oh ! On trouvera bien toujours quelqu’un pour nous chercher des poux dans la tête, comme on dit, osa Manon, qui était décidément d’humeur badine et qui exerçait volontiers sa répartie de coiffeuse.

On ricana poliment et Manon se sentit fière. Cathy aussi ! Puisqu’elle avait eu le bon goût d’embaucher cette perle de Manon.

L’aimable patronne du salon cherchait toujours à satisfaire la clientèle, c’était sa priorité ! Toutes les femmes les mieux coiffées de la ville étaient ses clientes et le créneau du midi-deux était le plus demandé. Elle cherchait encore à rogner la clientèle du salon Invent’tifs, de l’autre côté de la place, en proposant un tarif étudiant les lundis après-midi.

Manon cherchait à satisfaire sa patronne en arrivant avant l’heure, en acceptant sans rechigner de faire la pause de midi après 14 heures et en cajolant les clientes qui demandaient expressément au téléphone « un rendez-vous avec Manon de préférence ! ».

Fanny, en revanche, cherchait toujours à en faire le moins possible, elle restait de longues minutes dans la réserve à déchiffrer les étiquettes sans jamais trouver le produit recherché. L’indulgente Manon, qui avait le sens de l’observation, diagnostiqua qu’elle souffrait de dyslexie et que par conséquent, on ne pouvait pas lui en vouloir. Fanny fumait d’interminables cigarettes dans l’arrière-cour en roulant des yeux doux à l’employé du café d’à côté. Cathy disait qu’elle cherchait les problèmes et qu’elle finirait par ne pas valider son CAP !

La question de ce que chacun cherchait sans jamais le trouver créa une véritable émulation parmi les dames du salon.

L'une raconta que son mari cherchait des champignons, mais qu'elle n'avait jamais eu l'occasion de cuisiner autre chose que des omelettes aux herbes. L'autre expliqua qu'après deux ans de recherches elle désespérait de trouver un petit F2 avec terrasse et qu'elle se résignait désormais à rester locataire.

Une dame que personne ne connaissait venait d'entrer dans le salon. Elle retira élégamment ses gants de cuir et rangea son manteau de cachemire bleu sur un cintre. Elle déclara soudain :

— Moi, je cherche à me débarrasser de mon mari !

Toutes se retournèrent vers le petit recoin du vestiaire, scrutant la potentielle empoisonneuse avec un mélange de crainte et d'excitation.

— ... par des moyens légaux, je vous rassure ! Je passe juste pour un petit coup de peigne avant de filer chez mon avocat pour le divorce, dit-elle en clignant de l'œil.

Une sorte de déception face à la banalité du projet envahit le salon.

Mais, c'est l'intervention d'Angèle, la concierge du collège, assise contre le mur en attendant son tour, qui serra les cœurs sous les blouses de tergal.

— Moi je cherche ma fille depuis trente ans !

C'était la première fois qu'Angèle parlait d'elle. On la savait incollable sur la météo, sur la famille royale d'Angleterre, sur la façon de soigner les chatons et sur bien d'autres sujets qui avaient toujours passionné Manon pendant qu'elle lui égalisait les pointes, mais personne ne connaissait rien de sa vie.

De stupeur, Manon laissa échapper son peigne sur le carrelage.

— Vous avez une fille Angèle ?

— Oui, une fille. Elle a trente ans aujourd'hui.

Fanny, qui était bien dyslexique, mais excellente en calcul mental, réagit aussitôt :

— Vous la cherchez depuis sa naissance alors ?

— J'avais seize ans. On m'a fait signer des papiers et on m'a convaincue qu'il ne s'était rien passé. C'est peut-être mieux comme ça... pour elle... Parce que, pour moi, ce sacrifice devait me permettre de faire des études, de trouver un gentil mari, de vivre ma vie... Je n'ai rien fait de tout cela. J'ai passé toutes ces années à chercher ce petit morceau de chair arraché à ma chair. Oh ! Je sais bien que pour ce qui est de son enfance, ses petites cuisses potelées et ses sourires aux anges, c'est bien fini ! Mais je continue à espérer que peut-être un jour, on se retrouvera, de femme à femme, et je pourrai alors lui expliquer que je n'ai jamais cessé de l'aimer. Voilà pourquoi je travaille à la loge. J'en vois passer du monde au collège ! Au début, je cherchais dans les visages de tous ces enfants qui défilaient devant moi, mais qui n'étaient jamais les miens. Maintenant, j'observe les mamans. Peut-être, un jour, l'une d'entre elles aura mes yeux et nous nous reconnâtrons...

Angèle se tourna soudain vers madame Goldoni :

— Alors moi, je donnerais tout l'or des rivières, toute l'eau des fontaines, pour la serrer dans mes bras au moins une fois, ma petite !

Ni or, ni eau, ni cèpes parfumés, ni gentils maris, ni filles perdues ne se retrouveraient jamais sur les fauteuils mauves du salon de Cathy, au fond des bacs savonneux, ou sous les bigoudis... Mais il y avait là tant d'espoirs, tant d'envies !

À 14 heures, toutes seraient bien joliment coiffées pour repartir courir après un peu d'amour.

Et Marius, le garçon de café, passerait sûrement chercher Fanny...